

Kamel Drici

Marguerite Taos Amrouche

Pensée



*A mon très cher frère Akli
Que Dieu ait son âme.*

Il s'en est allé

*Il s'en est allé
Un jour de pluie.
Au cimetière archibondé
Les amis le pleuraient.
À sa mort, on ne s'attendait
Lui, le grand et le petit
Mort le vendredi.
Il s'appelle Akli
Il s'en est allé.*

A la mémoire de Marguerite-Taos Amrouche

« (...) Elle (Taos) est morte de n'avoir pas pu chanter officiellement dans son pays pendant 40 ans. A chacun de ses concerts où j'ai pu assister, que ce soit dans les abbayes cisterciennes, que ce soit au théâtre de la ville à Paris ou à l'étranger où je n'ai pu l'accompagner, elle scrutait toujours du regard la salle à la fin de chaque récital pour voir s'il s'y trouvait, comme elle le disait, des "fils à elle". Et c'est avec amertume qu'elle constatait toujours combien ils étaient peu nombreux et même parfois absents...¹ »

Cet hommage se veut comme une réalisation et un exhaussement des vœux de Taos. Ses vœux sont aussi les miens, les nôtres, ils versent dans la continuité du chemin défriché par elle. Elle n'a jamais

¹ Laurence Bourdil, *Tombe de Taos Amrouche, Kra isalen*, jan 2005, propos recueillis par Masin FERKAL.

chanté chez elle en Algérie, je l'ai chantée et je ne cesse de la chanter. Nous voici, ses fils à elle, comme elle aimait le dire, quand elle voulait parler des Algériens et Algériennes, pour l'immortaliser : lire, écouter, écrire et chanter Taos en Algérie.

Au théâtre de la ville à Paris, lors de son dernier concert, elle demande à l'assistance de prier avec elle pour qu'elle ne trahisse jamais son vœu de toujours chanter les chants berbères jusqu'au dernier souffle de sa vie : « *Priez avec moi du plus profond du cœur pour que le vœu naïf que j'ai fait il y a déjà quarante ans, je ne le trahisse jamais..., tant qu'il y aura un souffle de vie en moi, que ce souffle de vie soit mis au service de ces chants et de tous ceux qui leur ressemblent, qui sont la gloire et qui sont le trésor de l'humanité* ». La prière est entendue, nous voici continuer à sauver de l'oubli le répertoire des chants berbères.

C'est le meilleur hommage qu'on puisse rendre à cette famille amaziy qui a su et pu : répertorier, fixer et mettre purement et jalousement à l'abri le trésor ancestral amaziy : chants, contes, proverbes,... C'est dans cet esprit que j'ai l'honneur, la fierté et le plaisir de dire un mot sur Taos et de chanter ses chants berbères là où j'ai pu la chanter à l'occasion du premier centenaire de sa naissance (1913-2013). A travers elle et son œuvre littéraire et artistique, nous ressuscitons les chants profonds du terroir kabyle et leurs librettos d'oratorio, le texte avant la musique.

En Kabylie, notamment chez les montagnards, la poésie est semblable à une pluie abondante au discours et au dialogue. Le vers est notre langage naturel. L'on raconte que lors du traitement d'une affaire ou d'un conflit entre un village et un autre, les notables des deux villages se faisaient accompagner par les artisans de la parole (Ihadaden bbawal) pour rendre la monnaie au moment opportun par des maximes et des vers souvent modelés sur place. Ces vers chargés de sens qui riment bien sont immédiatement appris par l'assistance. Par devoir de mémoire, l'assistance se charge de transmettre le contenu poétique à la population.

Donc, depuis longtemps, la poésie se transmettait de bouche à oreille. Elle exprime, comme une prédication, à la fois les traditions orales et pratiques. Cette expression est aussi un enseignement et une éducation par la prose. En outre, il arrive que le poème modelé sur place s'adresse à l'adversaire comme un avertissement ou décision de vengeance. Pour illustrer ce testament par la prose, voici un conflit réel qui a fait couler du sang entre deux villages séparés par une rivière, les Ath Wadris et les Iallalen dans la région des Imchadallen à Tuvirets (Bouira)² :

² Ce poème n'est qu'une citation historique pour illustrer le texte. Il ne véhicule aucun message désagréable. Les deux parties se sont déjà réconciliées.

Kunwi a Iǧellalen
Tadyent txedmem d asamsu
Tewtem tasserduṅt
Ur tt-teqsidem I hellu
Ma yettu-tt umezwaru
Aneggaru ad as-yecfu

Malheur à vous, voisins Iallalen,
Vos intentions sont dévastatrices.

Vous avez tiré sur notre jument,
Pour la mettre en péril.

Si nous vous pardonnons aujourd'hui,
Notre progéniture vous y remédiera.

Les hommes et les femmes à travers lesquels la tradition se transmet, sont alors des prédicateurs. Ils attendent souvent une réaction immédiate, en faisant passer l'enseignement à leurs auditeurs. Mais certaines situations les obligent parfois, à refondre une parole pour la rendre directement assimilable et adaptable à la situation existante, qui est quelquefois différente de celle qui avait fourni le contexte original. D'autres situations les obligent aussi à ajouter un commentaire explicatif, lequel sera repris en compte par la tradition. Ce trait d'union, la tradition qui rassemble et qui détermine, constitue la mémoire d'un peuple.

Une mémoire collective transmise de génération en génération devient alors une tradition. Les origines de

cette mémoire collective prennent leur source dans la mémoire concrète de ceux qui ont été témoins des événements historiques de leurs temps. Ces événements appartiennent au processus vivant d'une société bien déterminée. Par citation, le rapport avec le fondateur d'un événement quelconque reste comme une illustration permanente d'existence et de continuité.

Cependant au cours d'une longue transmission orale, une tradition peut s'altérer ou se fausser. Nous l'avons constaté de nos jours chez un grand nombre de chanteurs. Ils introduisent des proverbes, dictons, textes du terroir,... dans leurs chansons, mais pour une raison de rythme ou pour une autre raison, ils déforment, ils trahissent la tradition. Cette dernière mise en forme – souvent mal modelée –, deviendra une tradition arrêtée pour les générations futures, dont le fondateur sera ce chanteur qui sera cité comme référence, si ces mêmes traditions ne sont pas arrêtées par écrits par des scientifiques. Une fois que la tradition orale est fixée par écrit, elle gardera son originalité pour l'éternité. C'est ainsi que toute adaptation ou même inspiration pourront être vérifiées et contrôlées. Ceci je l'ai découvert chez les Amrouche et en particulier chez Marguerite-Taos Amrouche, l'ambassadrice des traditions millénaires berbères. J'ai trouvé en elle, un travail de fourmi dans la recherche et d'abeille pour la construction et la fixation par écrit dans un esprit tout à fait scientifique.

Qui était Marguerite-Taos Amrouche ?

Le milieu familial

À u début du siècle dernier, une graine de race s'était envolée de la Kabylie d'Ifermen (Firmus) et de Takfarinas pour se poser sur la terre de Hanbel (Hannibal). C'est à Tunis que cette graine se féconde, se nourrit et s'oxygène de l'air marin de Carthage pour enfin éclore et donner naissance à une belle fleur qui s'appellera Marguerite-Taos Amrouche. Son nom a traversé 3 générations sans prendre une ride. Sa voix ample et envoutante est toujours prête à enchanter les fans des grands classiques.

Taos est issue d'une famille Algérienne, catholique et intellectuelle déchirée par l'exil culturel et religieux, d'abord en Algérie puis en Tunisie et en France, là où toute la famille a terminé ses jours à l'exception du père, mort à Iyil Ali (Bejaïa) en janvier 1959. Il a été enterré au cimetière chrétien du même village.

Son père Antoine-Belkacem Amrouche, de son vivant, dans son village natal, exerçait la fonction d'instituteur. Plus tard, à Carthage, il travaillera aux chemins de fer. À l'église, pour la liturgie, il tenait l'harmonium et savait chanter le grégorien, d'une voix de ténor très mélodieuse. Aux offices, les Sœurs d'Iyil Ali comptaient sur lui. Antoine est chrétien dès son enfance. Il a été confié aux Pères Blancs de son village très tôt et baptisé vers l'âge de 5 ans : « *Hacène-ou-Amrouche avait remis son petit-fils, Belkacem-ou-Amrouche, entre les mains de sa grand-mère maternelle Aïni pour qu'elle veille sur lui, car il craignait que les autres femmes lui fassent du mal. Dès que l'enfant fut plus grand, il le confia aux Pères Blancs qui le prirent en pension.*³ » Voici le point commun le plus fort entre Belkacem et Fadhma concernant leur conversion au christianisme : la crainte du mal que peut leur faire subir l'autre. Le pensionnat ou l'orphelinat était le meilleur endroit de protection contre le mal et la souffrance. Malgré cette enfance façonnée par les Pères Blancs, Antoine subissait continuellement et pleinement l'ascendance des traditions millénaires kabyles aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur : « *La pudeur et l'austérité étaient aussi les qualités dominantes de mon père qui, en dépit de*

³ Fadhma Ath Mansour, Histoire de ma vie, Maspero, 1968, p. 117.